

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de solidarité ou de soutien.

Camille Froidevaux-Metterie

Le corps des femmes, la bataille de l'intime

Points P5784, Editions Points 2021, Philosophie magazine Editeur 2018

160 pages, 6,95€

Préface	Une journée de fille au 21 ^e siècle	page 2
Introduction	Le tournant génital du féminisme	page 2
1. "Comme une fille" : les femmes dans l'espace public		page 6
2. Le sang des femmes, le temps des femmes		page 7
3. La "première fois" ou l'entrée dans son corps désirant		page 8
4. L'apparence, un projet de coïncidence à soi		page 10
5. La non-maternité, ultime émancipation		page 11
6. Ménopausées et invisibles ?		page 13
7. Des seins comme des visages		page 14
8. Utérus, vagin et clitoris, même combat !		page 16
9. PMA-GPA : de la liberté à l'égalité procréative		page 17
Conclusion	Pour un féminisme incarné	page 19

Préface

Une journée de fille au 21^e siècle

Jade a choisi son top préféré, celui dont les bretelles se croisent sous le cou et qui s'arrête pile à l'endroit où sa taille se marque. (...) Quelques touches beiges pour dissimuler les boutons qui mûrissent en troupeau sur son menton, un nuage de crème irisée sur le haut des pommettes, un coup de blush inutile sur ses joues déjà si roses, elle est prête.

A les écouter toutes, on comprend qu'aucune d'elles n'est véritablement heureuse de son corps. Chacune porte un complexe, une insatisfaction, un ferment de honte. Fatou déteste ses dents trop écartées sur son beau sourire. Jade se désole de ses cuisses rondes et puissantes qui la font courir si vite. Même Chloé, qui semble si sûre d'elle-même, que toutes les autres trouvent superbe sans savoir, car Chloé n'osera jamais le leur dire, qu'elle est obsédée par la forme de son sexe, ces lèvres qu'elle juge trop grandes, cette peau qui dépasse et qu'elle voudrait arracher.

Pour l'instant, il lui faut une protection. Lina a une serviette, elle préférerait un tampon ; elle est en leggings et ne veut pas que "cela" se voie. Elle devra pourtant faire avec, elle n'a pas le choix, rien, nulle part au collège, n'est prévu pour dépanner les filles pendant leurs règles.

Lina a lu quelque part que fumer faisait maigrir et elle y trouve son compte. Ses copines l'ont remarqué, elle mange moins, ne finit plus ses parts de pizza, refuse même les bonbons que les autres avaient par sachets entiers. Au début, elle a cru qu'elle pourrait ainsi perdre des seins, convaincue que c'était de la "graisse en trop". (...) le plus difficile, ce sont les dîners en famille, sa mère qui la harcèle : "Mais mange, Lina, mange !" Alors elle mange, pour aller ensuite régurgiter le tout en appliquant les gestes qu'elle a découverts sur le blog d'une fille déjà bien entraînée dans la spirale mortifère.

Elle lui a aussi raconté ce que Nathan lui avait fait, ses mains glissées sous son t-shirt, ses mots à elle pour le refuser, lui, agrippant ses seins et les serrant si fort, l'horreur de sa raideur frottée contre sa cuisse. Elle avait finalement réussi à le repousser des deux bras pour s'enfuir en ravalant ses sanglots. Mais elle l'avait suivi, elle avait accepté les "prélis", elle s'était laissé faire, alors elle n'avait pas à geindre. Maelle s'est insurgée, bien sûr qu'elle pouvait se plaindre ! Elle avait le droit de ne pas vouloir qu'on la touche, c'était son corps ! Lina a pleuré dans ses bras, elles se sont juré de toujours être là l'une pour l'autre.

Introduction

Le tournant génital du féminisme

Lorsque l'affaire Weinstein éclate à l'automne 2017, nul ne pressent qu'elle fera l'effet d'un tsunami. (...) Des appels lancés sur les réseaux sociaux invitent les femmes à raconter comment "elles aussi" ont subi des offenses, des attouchements, des viols ; c'est alors la déferlante. (...) Non sans stupéfaction, nous découvrons alors que les violences sexistes et sexuelles concernent une majorité de femmes au sein de nos sociétés occidentales.

Suite à une tribune fameuse, on a même soupçonné les femmes mobilisées de haïr dans un même élan et les hommes et la sexualité. Le contresens était total. Il a fallu rappeler que les femmes étaient parfaitement capables de faire la part des choses entre comportements importuns et "démarches" de séduction, qu'elles ne considéraient pas dragueur comme un offenseur potentiel, qu'elles aspiraient toujours -comme s'il pouvait en être autrement- à être amoureuses et à faire l'amour.

Déployée à une échelle quasi planétaire, la publication des affronts subis par les femmes a révélé ce qu'elles savent depuis toujours : leurs corps sont à *disposition*, non seulement désirés, mais convoités, souvent appropriés, parfois violentés. Ils le sont depuis une éternité. Ils n'ont jamais cessé de l'être et ils le demeurent par-delà la rupture de l'émancipation féminine.

Nous avons alors compris que la dynamique de libération initiée par le féminisme s'était arrêtée au seuil de l'intime. Égales sur le plan des principes, libres dans bien des aspects concrets de leur vie sociale, les femmes sont toujours susceptibles d'être rabaissées et dominées dans le domaine de la sexualité. (...) Les femmes ont ainsi décidé de dire que le temps était venu de considérer le plus intime de leurs existences et de réclamer, à ce sujet comme pour tous les autres, la liberté et l'égalité qui forment le cœur du projet féministe.

De façon schématique, on peut repérer six grands moments dans l'histoire féministe, qui correspondent à six grands combats. Les premières militantes d'un féminisme qui ne dit pas encore son nom livrent dans les dernières décennies du 19^e siècle la mère de toutes les batailles, *la bataille du vote*, celle qui permettra aux femmes de devenir enfin des citoyennes à part entière et qui parachèvera le processus d'enracinement de la démocratie. Aucun des grands théoriciens de la modernité politique n'avait pu concevoir de conférer aux femmes l'autonomie reconnue aux hommes.

En obtenant le droit de vote dans la première moitié du 20^e siècle, les femmes acquièrent aussi le droit de revendiquer pour elles la liberté et l'égalité jusque-là réservée aux hommes. Un pas énorme est franchi : on reconnaît que les individus des deux sexes participent de la même façon à la vie de la société. Mais surtout, en faisant des femmes des égales dans la sphère politique, on met au jour le caractère intenable des inégalités au sein de la sphère économique.

C'est la dénonciation de cet état de fait à partir des années 1960 qui donne une nouvelle impulsion au féminisme occidental, après trente années de reflux pour cause de reconstruction et de croissance glorieuse. (...) Les militantes de ce qui est convenu d'appeler la deuxième vague engagent *la bataille de la procréation*. Il s'agit de s'attaquer à la racine du mal, l'enfermement au foyer, en déboulonnant sa justification séculaire : l'assignation maternelle. Réclamer le droit à la contraception et à l'avortement, c'est affranchir les femmes de cette condition mineure et subordonnée qui est la leur en tant que sujets définis d'abord par leur nature procréatrice. Maîtrise de la fécondité, égalité dans le mariage et liberté sexuelle, tels sont les objectifs d'un mouvement qui revisite la sphère privée comme un lieu de rapports de pouvoir : "Le privé est politique".

La légalisation de la contraception et la dépénalisation de l'avortement inaugurent l'entrée dans une nouvelle ère. (...) Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les femmes peuvent rêver d'un avenir sans enfants et s'imaginer une vie non domestique. (...) L'argument physiologique qui, depuis toujours, permettait de caractériser l'existence féminine comme un mixte de disponibilité sexuelle, de dévouement maternel et d'infériorité sociale, disparaît en même temps que les femmes prennent le contrôle de leur nature procréatrice.

Si les femmes ont toujours contribué à la vie économique (c'était le cas déjà pour un bon tiers d'entre elles au début du 20^e siècle), et si elles ont précocement réclamé d'exercer les professions les plus prestigieuses, pendant très longtemps, elles n'ont pas été considérées comme légitimes dans ces aspirations. (...) Quand, en 1965, les femmes obtiennent le droit d'exercer une profession et d'ouvrir un compte en banque sans l'autorisation de leur mari, le taux d'activité féminine bondit, passant le cap des 50% dans les années 1970. Une véritable révolution s'enclenche qui voit l'existence féminine être redéfinie au prisme du social : la vie domestique devient compatible avec une implication professionnelle synonyme d'indépendance matérielle.

La *bataille du travail* va ainsi s'engager dans les années 1980 pour que les femmes deviennent des individus comme les autres dans le monde professionnel. Lutter pour faire tomber le plafond de verre qui les empêche d'accéder aux statuts supérieurs comme aux postes de direction, revendiquer l'égalité salariale (...), il s'agit, en un mot, de dénoncer les mécanismes qui entretiennent la minoration des femmes par-delà leur émancipation sociale.

La famille est redéfinie comme l'union libre et volontaire de deux êtres qui tiennent ensemble des liens affectifs et, éventuellement, la volonté de devenir parents. Si, dans le cadre traditionnel de l'institution familiale, le père pouvait être considéré comme une instance suréminente, au sein de la famille purement et exclusivement privée, il ne peut plus prétendre à ce rôle et se présente désormais comme un simple associé. Entre mari et femme ne valent plus que des relations personnelles et contractuelles qui doivent toujours pouvoir être dénouées.

C'est sur cette base que s'engage dans les années 1990 la *bataille de la famille* qui entend à la fois en libéraliser le fonctionnement et en élargir les critères. S'unir plus facilement, sans condition de sexe ni de sexualité, engager des projets de parentalité sans devoir souscrire à l'impératif de binarité (un enfant = un père + une mère), reconnaître et rendre possible le non-désir d'enfant, autant de combats qui visent à dissoudre les normes immémoriales de la famille patriarcale.

Ces revendications sont rendues possibles et deviennent audibles grâce à l'apport de la notion de genre théorisée aux Etats-Unis dans les années 1980 et développée en France au tournant des années 2000. A partir du constat scientifique d'une dichotomie possible entre l'anatomie d'un côté (biologie) et l'expérience de soi de l'autre (psychologie), on pose le principe d'une construction historique et sociale des rôles féminins et masculins. (...) Enrichi de la pensée *queer* et augmenté de ses troupes, le combat s'intensifie jusqu'à faire exploser le cadre traditionnel de la binarité masculin-féminin. Ce ne sont pas seulement les genres qui sont construits, mais les sexes et la sexualité elle-même.

Cette extension du domaine de la lutte ne va pas sans susciter de réactions. (...) De l'opposition au Mariage pour tous au rejet des ABCD de l'égalité, en passant par le développement d'un pseudo-féminisme prônant un retour aux rôles féminins traditionnels¹, on a pu redouter que le mouvement féministe ne soit durablement ralenti dans sa progression.

Revendication d'une baisse de la TVA appliquée aux produits de protection hygiénique, campagne sur l'endométriase, du clitoris en 3D et représentation dans les manuels scolaires, polémique sur les modes de contraception, dénonciation des violences gynécologiques et obstétricales, explosion des révélations liées au harcèlement et aux violences sexuelles, demande d'ouverture de la PMA à toutes les femmes, développement de projets dédiés à la sexualité et au plaisir féminin, publication d'ouvrages consacrés aux organes génitaux et à leur fonctionnement ; toutes ces initiatives se sont déployées indépendamment les unes des autres, le plus souvent en lien avec une association ou un petit groupe de militantes.

Il demeurait en effet un domaine au sein duquel les femmes continuaient de subir les mécanismes ancestraux de la domination masculine, un domaine de non-prise féministe en somme : le domaine intime de la vie sexuelle. (...) La potentialité de la prise masculine sur les corps féminins ne s'est pas dissoute dans le chaudron de l'égalité entre les sexes, faisant même preuve d'une résistance remarquable à ses effets dislocateurs. (...) Si l'on tait ses plaisirs, on ne dévoile pas non plus ses préoccupations ou ses insatisfactions ; quant aux souffrances et autres traumatismes, c'est dans la honte et la dissimulation qu'ils sont vécus.

Pour des raisons qu'il va falloir essayer de comprendre, les femmes ont décidé de rompre ce silence et d'engager la *bataille de l'intime*. (...) Il s'agit en d'autres termes de redéfinir les règles d'un jeu (hétéro-) sexuel qui a enfermé les femmes dans le carcan d'une sexualité au service de la reproduction et des présupposés impétueux besoins masculins.

Pour les héritières du féminisme matérialiste, la cause de l'oppression séculaire subie par les femmes se concentre sur l'hétérosexualité obligatoire. Le groupe des hommes s'approprie le groupe des femmes en prenant le contrôle de leur temps (tâches domestiques), des produits de leur corps (enfants) et de leur sexualité (mariage, prostitution). (...) Parce qu'elle échappe au joug privé exercé par l'homme, la lesbienne n'est pas une femme.

¹ Auto-qualifiée de "féminisme intégral", cette position est soutenue par la philosophe Marianne Durano, les journalistes Eugénie Bastié et Natacha Polony, la sexologue Thérèse Hargot, et un mouvement comme celui des Antigones qui défend "la féminité pour les femmes". Mixte d'arguments écologiques, d'hostilité aux évolutions scientifico-techniques et de valeurs catholiques, ce pseudo-féminisme fait de la maternité dans le cadre du mariage l'horizon indépassable de toute existence féminine et milite dans le même mouvement contre l'avortement et la contraception.

"La confiance des filles s'effondre durant la puberté". Entre dix et douze ans, cette "période difficile de leur vie", les filles ont régulièrement à subir les remarques visant leur corps et leurs capacités physiques ; elles les intériorisent, et la belle assurance qui était la leur plus jeune disparaît comme par enchantement.

C'est que le corps féminin reste "empêtré d'immanence" (...) analyse Iris Marion Young, toujours limité, retenu, empêché. Les femmes ne parviennent pas à accorder leurs gestes à leurs intentions, elles agissent souvent de façon contradictoire, hésitante, indirecte, elles répriment ou retiennent leurs capacités mobiles. En bridant ainsi leur énergie, elles s'enferment dans un "je ne peux pas" définitif.

Le corps des femmes ne cesse jamais d'être un objet de scrutation, et c'est parce qu'il est ainsi regardé qu'il n'existe que passivement : il est touché plutôt qu'il ne touche, saisi plutôt qu'il ne saisit, bougé plutôt qu'il ne bouge. (...) Dès leur plus jeune âge, les filles acquièrent une série de subtiles habitudes relatives à leur comportement physique ; elles apprennent à marcher comme une fille (à petits pas), à s'asseoir comme une fille (les jambes serrées).

Si la féminisation de la sphère sociale se traduit par une présence massive des femmes dans l'espace public, l'expérience féminine de cet espace reste celle de la clôture et de l'interdit. Une femme seule peut-elle venir s'accouder à un bar pour y boire un verre en fin de journée ? Dîner au restaurant puis aller danser sans être accompagnée ? Prendre les derniers transports en commun et marcher dans la ville au beau milieu de la nuit ? Oui, bien sûr, mais ce sont autant d'épreuves qui ont un prix, celui d'un léger malaise qui pousse à baisser le nez sur son journal ou son portable, celui de la gêne plus pesante que font naître les commentaires importuns, celui de la peur face à des agressions que l'on sait toujours possibles.

En 2016, le taux d'activité des femmes de 15-64 ans est de 67,6% contre 75,4% pour les hommes. L'écart entre les deux sexes s'est considérablement réduit, passant de 31 points en 1975 à 8 points aujourd'hui. Reste que les femmes sont quatre fois plus nombreuses que les hommes à travailler à temps partiel, 30% contre 6% (Insee 2016).

C'est aux femmes qu'il revient toujours d'arbitrer entre vie personnelle (amoureuse, conjugale et, éventuellement, maternelle) et vie professionnelle. Dans l'hypothèse d'une maternité, ce sont elles qui servent de variable d'ajustement : passage au temps partiel, voire non-retour à l'emploi, renonciation aux évolutions de poste et autres promotions, dédoublement des préoccupations.

Entre 1985 et 2010, le temps quotidien consacré à des tâches parentales par les hommes a doublé (Ined 2010). Certes, le temps maternel n'a pas pour autant diminué, mais ce que cette évolution indique, c'est que les pères investissent désormais de façon croissante les activités parentales et qu'ils entendent les préserver, voire les encourager (...) ces évolutions concernant d'abord, et quasi exclusivement à ce jour, les catégories les plus

favorisées de la société. (...) La déssexualisation des rôles familiaux et des fonctions sociales ouvre la perspective, encore lointaine certes mais désormais pensable, d'un monde neutre du point de vue du genre.

Quoi qu'il en soit, et dans tous les cas, la maison ne peut plus être considérée comme la prison symbolique où les femmes étaient enfermées, elle est devenue un espace de libertés au sein duquel s'expriment les singularités individuelles. Ces observations ne relativisent en rien les inégalités bien connues en matière de tâches ménagères, pas plus qu'elles n'amointrissent la pénibilité du quotidien de celles qui doivent tout tenir ensemble.

2

Le sang des femmes, le temps des femmes

Le sang menstruel ne se représente pas : jamais on ne le montre, plus encore, on l'occulte. Depuis toujours, les femmes sont sommées de le cacher, voire de s'éclipser durant leurs cycles. (...) Pourtant, ce sang est aussi la production corporelle la plus têtue : chaque mois, pendant plus de quarante ans, chaque femme saigne, toutes les femmes saignent.

Pire que sales, les règles sont aussi immaitrisables, une caractéristique qui achève de les associer à l'infériorité féminine. L'anthropologue Françoise Héritier a opposé la perte de sang subie par les femmes mensuellement à la perte de sang et de sperme volontaire parce que contrôlable chez les hommes. Faire couler son sang sciemment, à la chasse ou à la guerre, c'est risquer sa vie et prendre celle des autres, soit des actes courageux et valorisés.

Ce ne sont plus aujourd'hui les coutumes et les tabous qui obligent les femmes à cacher leur état menstruel, ce sont les injonctions des marques de protection hygiénique qui présentent les menstruations comme un processus naturel, mais qui, pour être socialement acceptable, doit rester indétectable. (...) Non seulement leur corps doit rester propre, sec et parfumé, mais il leur faut continuer de mener leurs activités, toutes leurs activités, sans jamais avouer être indisposées.

On comprend dès lors que les jeunes filles aspirent à ne plus avoir leurs règles. (...) C'est sur la base de cet argument que l'industrie pharmaceutique s'ingénie à résoudre le problème : pilule monophasique prise en continu, implant contraceptif, stérilet à la progestérone, anneau vaginal, les dispositifs ne cessent de se perfectionner.

A trop se focaliser sur la "malédiction" féminine, on en oublie souvent la dimension inaugurale. (...) Il ne s'agit pas du passage de l'état de fille au statut de femme car, non, une fille de douze ans n'est pas une femme. A un âge où la perspective d'une grossesse apparaît totalement irréaliste, complètement fantasmatique même, il lui est pourtant indiqué qu'elle est possible.

Ce dont il est question, c'est de l'ouverture d'une série existentielle dont chaque scansion, chaque fois simultanément physique, psychique et sociale, sera placée sous le signe du changement : ménarche, perte de la virginité, grossesse, accouchement,

ménopause ; le temps féminin apparaît comme un flux incessant qui soumet les femmes à des modifications tout à la fois définitives et fluctuantes. La chose s'observe, très concrètement, au gré des métamorphoses de l'enveloppe corporelle féminine qui n'est jamais la même : d'abord étroites, les hanches s'élargissent alors que les fesses s'arrondissent ; des seins poussent, gonflent puis dégonflent, changent de forme et de taille ; le sang se met à couler, périodiquement, pas toujours régulièrement, puis plus ; le ventre enfle au moment de la gestation, dans des proportions qui peuvent apparaître monstrueuses (une métaphore fréquente chez les femmes), et se rétracte après l'accouchement. A côté de ces transformations, la chute des cheveux qui est à peu près la seule modification corporelle tangible des hommes fait figure de peu de chose.

Nous, Occidentales, avons la possibilité de faire des choix, tous les choix, relatifs à notre corps ; au regard de l'histoire, c'est une rupture anthropologique majeure. Mais, pour être complète, cette ouverture des possibles doit aussi s'accompagner d'une attitude cohérente de respect de la diversité des options. Il n'y a pas une seule et bonne façon de vivre son corps féminin, pas plus qu'une seule façon d'être féministe.

3

La "première fois" ou l'entrée dans son corps désirant

Le désir féminin à sa source, quand la jeune fille découvre en elle sa présence insistante et se laisse saisir, une expérience gravée dans le corps, un évènement qui infléchit le cours de l'existence, une folie qui emporte tout et dont Annie Ernaux retrouve l'expérience vécue dans *Mémoire de fille* (Gallimard, 2017).

Une nuit de l'été 1958, la jeune Annie D. rencontre la concupiscence de l'homme, impérieuse et brutale, un sexe qui la force sans la déflorer, qui jouit de sa bouche sans lui rendre la pareille tout en le lui reprochant, morgue inouïe ("j'aimerais mieux que tu jouisses plutôt que tu gueules !"). De cette sauvagerie, doublée du mépris dans lequel l'homme va ensuite la tenir, elle ne conserve que le désir qu'il a eu d'elle pour lui faire don alors en retour se son propre désir, improbable, surgi après la rencontre des corps et malgré sa froide rudesse, suscité par la seule présence de l'autre puis entretenu par le rêve des retrouvailles.

Transformée en objet de désir mais niée comme sujet de désir, elle ne résiste pas à l'emportement qui la conduit d'homme en homme en quête de répliques de la raideur mâle originelle.

Par quelle opération mystérieuse une jeune fille en vient-elle à vouer sa vie à l'homme qui l'a prise, sans égard aucun, puis rejetée tout aussi violemment ? Quel cheminement inconscient la mène-t-il de son corps offert en pâture, instrumentalisé et brutalisé, au sentiment d'amour indéfectible qui l'habite tout entière ?

Il y a donc des premières fois qui sont aussi des dernières, quand elles sont placées sous le signe de l'irrespect, de la violence et de la négation ; le corps de la fille s'en trouve irrémédiablement marqué du sceau de l'abjection. Elle perd toute considération pour sa

propre corporéité, elle ne se reconnaît plus aucune limite et soumet son corps à tous les usages : manger trop, boire trop, se donner trop, le tout sans plaisir, sans autre satisfaction que celle de faire ce que le premier utilisateur lui a intimé de faire, tiens, prends ! , ingurgite, régurgite, avale, vomis...

Etre prise -si je peux mobiliser ce registre d'un autre âge mais hautement signifiant -, c'est prendre possession de soi, ou pas, selon l'intention qui anime celui ou celle qui s'invite comme celui ou celle qui accueille. (...) Tenue à l'écart des garçons "comme du diable" ("elle n'a jamais vu ni touché un sexe d'homme"), Annie D. ne s'attend pas à subir leurs assauts si vite, si directement, si précisément. Quand H. l'entraîne au dehors, "(qu') il la plaque contre le mur, (qu')il se frotte contre elle, (qu') elle sent son sexe contre son ventre au travers de son jean. Il va trop vite, elle n'est pas prête pour tant de rapidité, de fougue. Elle ne ressent rien." Le drame est noué : elle ne ressent rien, elle ne ressentira jamais rien, "aucun orgasme, jamais". Son désir charnel n'a pas eu le temps de naître, elle n'a pas été excitée, son corps n'a pas été mis en mouvement.

Désirer l'autre donc, souhaiter son corps contre le sien, l'accepter en soi. CE premier consentement intime est suspendu aux dispositions de l'être désiré (je postule ici que c'est un homme car c'est de la violence masculine qu'il s'agit, mais les interrogations qui suivent valent tout autant pour un premier rapport sexuel avec une femme). Saura-t-il être attentif, aimant, tendre ? Saura-t-il regarder, caresser, s'ouvrir ? Acceptera-t-il la gêne, les hésitations, l'éventuel refus ? Même maladroitement, cela suffirait. Car s'il est à l'inverse concentré sur son propre plaisir, incapable du moindre regard, totalement indifférent ("à aucun moment elle ne sera dans sa pensée à lui"), il ne reste plus à la fille qu'à subir, subir la loi "brutale et sale" de la sauvagerie masculine. Et puisque rien ne sera comblé, puisque rien ne sera donné mais au contraire tout enlevé, il s'agira désormais pour elle de poursuivre l'œuvre destructrice.

L'anorexie ne serait pas une simple pathologie dont il faudrait soigner les causes, mais la cristallisation d'une angoisse liée à la valorisation sociale du corps mince. Pour la sociologue féministe Susan Bordo, auteur d'un ouvrage clé sur la question, le refus de nourriture, la perte de poids, l'exercice physique, la tolérance à la souffrance et à la frustration, seraient les métaphores culturelles de la volonté, de l'autodétermination et de la force morale. Les anorexiques incarneraient ainsi -c'est le cas d'ele dire- le pseudo-lien de causalité établi entre minceur et performance, légèreté et efficacité, restriction et contrôle de soi.

Par un côté, qui concerne l'image qu'elle renvoie et le regard sur elle qu'elle ne cesse de guetter, l'anorexique invoque la reconnaissance de l'autre ; ce qu'elle veut plus que tout sans pouvoir le formuler, c'est qu'on s'occupe d'elle. (...) Pour celle qui l'éprouve et qui la réfléchit, l'anorexie est "une maladie de la séduction", elle est motivée souterrainement par l'obsession de plaire et par la détestation de cette idée même. Cet écartèlement est au cœur de la souffrance ressentie et la rend incompréhensible.

Nous le savons tou.te.s, pour l'avoir vécue, la première fois est fondatrice. On peut en chérir le souvenir, quand elle a été belle, voire bonne. On peut s'efforcer de l'oublier, quand elle a été décevante, voire pénible. Dans tous les cas, le corps de désir aura été marqué,

parfois à jamais. Voilà pourquoi certaines jeunes filles programment leur première relation sexuelle comme on cale un rendez-vous chez le médecin. Elles la dépouillent de sa charge émotionnelle en choisissant un partenaire pour lequel elle n'éprouve pas de sentiment amoureux, franchissant cette étape obligée comme s'il ne s'agissait pas d'une relation sexuelle mais d'une formalité dont il convient de se débarrasser. C'est une option dont on conçoit qu'elle puisse alléger le poids de l'évènement mais qui ne fait que différer l'entrée dans son corps désirant, car il leur faudra bien un jour accorder leur propre désir à celui de l'autre. Et ce jour-là, il faudra consentir.

Les modalités du contentement n'impliquent pas de formalisation, elles exigent simplement d'être entendues et acceptées, c'est-à-dire qu'elles supposent une conception de la sexualité fondée sur l'égalité. Accepter que le désir de l'autre ne coïncide pas avec le sien, être attentif/ve à la singularité de ses attentes, être prêt.e à modifier son comportement pour s'y conformer, tels sont les implicites du consentement qui, comme il convient, doit être mutuel.

4

L'apparence, un projet de coïncidence à soi

Du moins dans nos sociétés occidentales (...) non seulement les femmes ont conquis le droit de faire ce qu'elles veulent de leur corps, mais elles subissent aussi des injonctions nouvelles en termes d'adéquation aux critères sociaux de la performance individuelle. Autrement dit, le souci qu'elles manifestent relativement à la façon dont elles se présentent physiquement ne signifie plus la même chose que dans l'ancien cadre de la hiérarchie des sexes.

C'est ce que recouvre selon moi le travail sur l'apparence : la recherche d'une présentation de soi conforme non pas tant aux canons du beau tel qu'il est socialement prescrit (et qui n'est qu'un étalon, avec tout ce que cela implique d'infinie distance) qu'aux critères personnels par lesquels l'image de soi corporelle entre en consonance avec l'image de soi subjective.

C'est en tant que sujets libres que les femmes déterminent aujourd'hui les modalités de la présentation physique d'elles-mêmes. On ne mesure pas toujours l'ampleur de cette nouveauté : l'éventail des options esthétiques qui s'offrent à elles est très largement ouvert, de la minoration frôlant la masculinisation à l'ultra-féminisation touchant à la caricature, chacune choisit le type d'apparence qu'elle désire assumer socialement, c'est-à-dire celui qui lui permet d'être en accord avec elle-même. (...) lorsqu'elles façonnent leur image donc, elles sont dans un processus de construction subjective qui n'a plus grand chose à voir avec leur ancienne subordination aux diktats masculins. Et si la beauté des femmes n'avait pas de destinataire ?

Appliquée librement à mon sujet, la chose peut se dire ainsi : par le travail quotidien qu'elle fait sur son apparence, une femme entre dans un processus d'enrichissement de son être qui passe par le choix qu'elle fait d'une autoreprésentation d'elle-même. Loin de

l'assimiler au statut d'objet, cette démarche d'ornement la fait advenir comme un sujet. Le paraître redouble avec l'être (comme on dit "redoubler d'attention", il l'augmente, il l'intensifie. Ce n'est pas qu'il serve à quelque chose, il ne sert à rien, mais il manifeste la singularité d'une existence.

Comprise en ces termes, la volonté d'embellissement obéit à une logique proprement inverse de celle de l'aliénation, elle témoigne d'une libre appropriation de soi qui est aussi projet de coïncidence à soi. Il s'agit de se représenter comme celle que l'on est.

Il se trouve que les femmes sont devenues des individus libres, libres notamment dans le domaine de leur vie amoureuse et sexuelle, libres par exemple de ne pas "mettre la sexualité au service de l'amour" comme le souhaiterait le vieux mâle, mais de la vivre pleinement pour ce qu'elle est, la possibilité du plaisir pour le plaisir.

Il n'est pas simple de s'affranchir de normes qui ordonnent l'humanité depuis les origines ou presque, pas plus qu'il n'est facile d'assumer cette liberté nouvelle dans tous les domaines corporels. Que ce soit dans les registres esthétique, amoureux, sexuel, conjugal et/ou parental, nous pouvons désormais choisir parmi une gamme d'options très large. Mais cette ouverture des possibles va de pair avec des injonctions sociales inédites qui font peser d'un poids très lourd l'exigence contradictoire de conformité et de singularité. D'un côté, nous devons souscrire aux prescriptions communes qui formatent nos existences ; de l'autre côté, on nous demande d'être nous-mêmes, uniques... Pire encore, de cela, il nous faut sans cesse fournir la preuve, la mise en scène de soi sur les réseaux sociaux étant devenue un quasi-rituel (du moins pour les jeunes générations).

5

La non-maternité, ultime émancipation

Pourquoi est-il si compliqué de répondre au premier degré aux questions et injonctions relatives à la non-maternité ? Parce que toute femme devrait être mère, parce que c'est le destin que la physiologie lui réserve, parce que c'est la condition de son plein accomplissement féminin ?

On croyait en avoir terminé avec les représentations éculées de la femme au foyer souriant de toutes ses dents sur fond de cuisine immaculée, il nous faut aujourd'hui subir la logorrhée visuelle de toutes les *#happymum* qui semblent n'avoir le temps que de peaufiner leurs intérieurs et de bichonner leurs enfants. Et puis il y a toutes les autres, celles qui jonglent avec les horaires, laissent le linge sale s'accumuler et collent une tablette dans les mains du petit dernier pour souffler cinq minutes. Débordées, épuisées, parfois déprimées, elles regardent défiler les mères euphoriques et stylées, convaincues de n'être bonnes à rien.

Cette idéalisation sociale de la maternité alimente la souveraineté du désir d'enfant et, par un retournement logique, la non-légitimité du non-désir d'enfant.

La stérilisation. Si cette option contraceptive est la plus répandue au monde (30% des femmes y ont eu recours en 2013, chiffres ONU), elle ne concerne que 4% des Françaises, contre près de 36% des Indiennes, 29% des Brésiliennes et 24% des Américaines. Depuis une loi de 2001, conçue notamment pour réduire le nombre d'avortements annuels, la stérilisation volontaire est légalement autorisée en France à partir de dix-huit ans, sous réserve d'un délai de réflexion de quatre mois, et remboursée par la Sécurité sociale.

Un faisceau de motifs entretient la réticence à l'acte de stérilisation volontaire. Les femmes qui l'envisagent témoignent. Elles sont jeunes, n'ont jamais eu d'enfant et n'en souhaitent pas. Pourtant, e, dépit du cadre légal, elles ont toutes les peines du monde à trouver des praticiens acceptant de répondre à leur demande. Leur projet est jugé insensé ou ridicule, on leur assure qu'elles le regretteront, on leur recommande de consulter un psy plutôt qu'un gynécologue.

Ce qui est certain, c'est que les taux de fécondité baissent régulièrement dans les pays occidentaux. En Europe, on estime ainsi qu'environ un quart des femmes nées après 1970 ne deviendront pas mères. Les raisons de la non-maternité sont nombreuses et de divers ordres, au premier rang desquels le recul croissant de l'âge du premier projet parental et l'essor de l'activité professionnelle féminine. (...) Il peut y avoir d'abord des raisons psychologiques, que ce soit la peur de souffrir, voire de mourir en couches, le refus de reproduire une situation familiale toxique ou l'aversion pour les enfants.

Confirmant un présupposé commun, une forte proportion des diplômées du supérieur qui exercent des postes à responsabilité sont sans enfant, une tendance qui est toutefois à la baisse (en France, le taux est passé de 27% à 17% entre 1931 et 2011). (...) Les femmes sans enfant n'invoquent pas tant les problèmes d'articulation de leurs vies privée et professionnelle que leur volonté de s'épanouir dans la sphère sociale, ce qui implique pour elles de rester flexibles, mobiles et indépendantes.

Dernier argument, souvent entendu chez les plus jeunes et les plus radicales : la responsabilité à l'égard des générations futures. On revendique alors de diminuer la fécondité globale afin d'éviter le pillage des ressources naturelles ainsi que le danger de la surpopulation.

C'est le désir de liberté qui motive le choix des femmes volontairement sans enfant ; c'est logiquement le sentiment de la perte de cette liberté qui caractérise celui des mères regrettantes. (...) Bien des mères témoignent des difficultés, voire des souffrances, qu'elles ont affrontées sans pour autant regrette un seul instant d'avoir eu des enfants.

Il y va donc d'un vrai combat féministe : faire reconnaître la légitimité du non-désir d'enfant et permettre aux femmes qui l'expriment, non seulement de le vivre en toute quiétude, mais aussi de pouvoir prendre les décisions qui le rendent possible.

Les femmes qui franchissent le tournant de la cinquantaine le savent : quelque chose se passe dont personne ne parle, quelque chose de discret, un non-événement aux yeux du monde, une crise pour celles qui le vivent. Au terme d'une séquence qui s'étend sur quelques années, le corps se modifie progressivement mais radicalement, il n'ovule plus, il ne saigne plus, et c'est toute l'existence qui s'en trouve affectée. (...) De la ménopause et de ses conséquences existentielles, on ne dit jamais rien.

Au début du 19^e siècle, le médecin Charles Pierre Louis de Gardanne publie *De la ménopause ou l'âge critique des femmes*, inventant le terme en même temps qu'il pose les fondements d'une interprétation négative et angoissante dont nous avons encore du mal à nous défaire. Durant les décennies suivantes, la compréhension du processus physiologique des menstruations va contribuer à faire de la ménopause une pathologie ; elle est associée à une série de désagréments - variations de l'humeur, bouffées de chaleur, troubles du sommeil, fragilité osseuse- auxquels s'ajoute un trouble psychiatrique spécifique, la "mélancolie d'involution", définie par Emil Kraepelin en 1896.

Des traitements hormonaux à l'annonce d'une greffe ovarienne permettant de faire durer les cycles éternellement, en passant par la prise de la pilule qui les maintient artificiellement, tout est fait pour que s'évanouisse la ménopause, quasi-maladie dont on guérit en quelque sorte par effacement de ses symptômes.

Pour ce qui concerne leurs relations de couple, les femmes sont enserrées dans un cadre temporel rigide, une trentaine d'années durant lesquelles tout est possible jusqu'à la date de péremption qui est à peu de chose près la même pour chacune. En témoignent les statistiques qui révèlent que si un peu plus de 30% des femmes âgées de 55 à 64 ans sont célibataires, moins de 20% des hommes du même âge le sont - un écart qui se creuse encore pour les 65-74 ans (38,5% contre 17,9%) (...). Ces derniers chiffres s'expliquent évidemment par la surmortalité masculine mais ils ont surtout à voir avec les écarts d'âge dans le couple, les partenaires plus jeunes étant toujours ou presque des femmes. (...) "Les hommes meurent plus jeunes. Peut-être. Mais ils vivent plus longtemps".

Pour la psychanalyste Marie-Christine Laznik, qui a consacré un beau livre à cette question, la cessation des menstruations marque bel et bien un tournant existentiel, c'est le passage de l'âge au vieillissement. (...) Car, bien au-delà des relations amoureuses et sexuelles, c'est dans tous les domaines de la vie sociale que les femmes doivent peu à peu s'effacer.

Pour certaines, le tournant de la cinquantaine, ce peut-être (...) l'ouverture d'un horizon de liberté marqué par la fin d'un certain nombre d'obligations qui sont autant de fardeaux. Une fois les enfants partis (ou jamais nés) et la vie de couple vécue (ou pas), tout (re)devient possible. Débarrassée du double poids de la concupiscence masculine et des astreintes domestiques, les femmes connaissent alors une nouvelle phase dans leur existence placée sous le signe de l'autonomie et de la découverte. Cette seconde maturité

peut notamment s'éprouver dans le domaine intime, le plaisir sexuel apparaissant quand la sexualité se disjoint de la reproduction.

D'où vient que le passage des ans n'affecte que si peu la désirabilité intime et sociale des hommes ? Pourquoi les rides, bedaines et autres tonsures sont-elles considérées comme séduisantes, voire comme des atouts, alors que leurs équivalents féminins : pattes d'oie, culottes de cheval et cheveux blancs, font l'objet d'une traque implacable ? Pourquoi enfin n'évoque-t-on jamais l'andropause ? Car celle-ci existe bel et bien, se manifestant par une baisse des hormones mâles (et non un arrêt total comme dans la ménopause) ; simplement, son âge de survenue étant très variable et étendu, entre 45 et 75 ans, elle ne constitue pas le couperet final qui marque un avant et un après.

Pour les femmes, tout se passe comme si, soudainement, elles ne pouvaient plus se voir, au sens propre comme au sens figuré. (...) A la ménopause, les femmes se trouvent face à l'obligation d'abandonner l'image fantasmée de leur corps féminin, elles sont contraintes d'affronter la "banalité anatomique" et la perte du "pouvoir de jouer le semblant de la féminité", elles vivent un moment de vérité.

Ce que les femmes redoutent *in fine* ce n'est pas de se voir changées en moins bien dans le miroir, c'est de se retrouver seules, abandonnées, oubliées.

Il me semble que nous sommes là face à l'une des dernières grandes inégalités : le corps des hommes est et demeure une ressource quand le corps des femmes est et demeure un fardeau. Il nous reste donc une révolution à connaître (et à mener), celle de la déssexualisation de la façon dont nous percevons les corps et dont nous vivons notre corporéité.

7

Des seins comme des visages

J'observe incrédule les rayonnages où sont suspendus des soutiens-gorges de toutes les couleurs qui n'ont pourtant qu'une seule forme : ronde, ferme et haute. Tous recèlent sous le coton ou la dentelle une couche plus ou moins épaisse de mousse qui leur confère rigidité, volume et rondeur. Il ne s'agit plus de soutenir, c'est un véritable remodelage des seins que vise cette offre exubérante.

Pire qu'un uniforme, les femmes doivent revêtir un carcan qui façonne leur chair selon des standards invariables et qui transforme leurs seins en objets adéquats. Ce programme de formatage est colossal, il concerne toutes les femmes, de tous les milieux et à tous les âges.

De mon temps, la neige n'était pas plus blanche mais on trouvait facilement des soutiens-gorges "triangles" qui accueilleraient simplement les seins naissants, sans chercher à leur imposer un galbe générique.

C'est Linda opérée à l'âge de quinze ans pour diminuer la taille de ses seins, Jane pour qui l'allaitement fut une expérience quasi mystique, Michelle souffrant d'une poitrine jugée trop petite pour une femme noire, Simone ornée d'énormes tétons extrêmement érogènes, Sybil qui déteste ses seins pendants, Ruth qui refuse obstinément de subir une mastectomie, etc. (...) Par-delà la diversité presque infinie des produits, la mode et son commerce véhiculent en réalité un nombre restreint de modèles "désirables" qui se transforment en autant d'injonctions à grand renfort de messages publicitaires et de mises en scène de soi virtuelles.

C'est parce qu'ils sont considérés communément comme des attributs érotiques, et seulement comme cela, que nos seins *doivent* être vus. Il faut qu'ils soient présents, disponibles, préhensibles, les soutiens-gorges étant là pour assurer le service : plus gros, plus hauts, plus fermes, nos seins moulés se donnent à voir.

La résistance s'organise pourtant, appelant çà libérer les seins en les extirpant de leur prison de tissu. (...) Organes de suspension naturels de la poitrine, les ligaments de Cooper se relâcheraient à n'être pas mobilisés. A l'inverse, laissée libre, la poitrine se raffermirait et prendrait un peu de volume, les mamelons se redresseraient "vers l'horizon". En un mot, les seins ne seraient pas mieux soutenus que par eux-mêmes.

Les femmes (...) peuvent notamment refuser que leurs seins soient envisagés comme de simples appendices destinés à satisfaire le désir masculin et les investir comme le lieu d'un désir spécifiquement féminin ((et pourquoi pas les deux !))

Quand il s'agit de toucher et de ressentir, la taille ou l'âge des seins ne compte pas, seul importe le plaisir. Or, celui-ci reste accessoire au regard de la sexualité phallique qui érige la pénétration en condition *sine qua non* de l'orgasme. (...) Il faut en terminer avec leur formatage esthétique et leur minoration sexuelle (étape obligée et rapide des "préliminaires").

Les rondes s'empoisonnent l'existence à tenter de perdre les quelques kilos qui les séparent de l'idéal, les grosses souffrent quotidiennement de ce "stigmaté pondéral" qui les exclut non seulement du beau tel qu'il est socialement prescrit mais qui les désigne aussi comme des personnes sans volonté et négligées. (

Mince, le corps des femmes doit aussi être lisse, c'est-à-dire exempt de tout poil. Celles qui tentent de résister à l'injonction peinent à assumer leur décision tant la pression sociale à l'invisibilité des poils féminins est forte. (...) Si le refus de l'épilation est devenu une revendication féministe, celle-ci résonne faiblement et suscite bien moins l'adhésion que le refus de porter un soutien-gorge par exemple. La beauté du lisse est à ce point intériorisée que c'est désormais le corps féminin tout entier qui doit s'y conformer et viser l'impeccable d'une peau plastique (Barbie y parvient, pourquoi pas nous ?).

On reste un peu ébahie d'observer que les jeunes filles d'aujourd'hui ne conçoivent pas d'autre option que l'épilation intégrale : il ne s'agit plus du seul maillot (on faisait disparaître les poils dépassant de la culotte ou du maillot de bain), mais du pubis et des grandes lèvres. Je ne m'étends pas sur les fonctions et les vertus des poils dans cette zone,

remparts aux bactéries et vecteurs de plaisir (frôler le poil, c'est transmettre un signal érogène), mais je m'interroge : pourquoi un tel esclavage esthétique ? (...) Tout cela pour souscrire aux normes des industriels de la pornographie qui ont décrété que le sexe des femmes devait être glabre pour être photogénique... Glabre et formaté, l'obsession pour la conformité génitale atteignant son paroxysme avec la nymphoplastie. De toutes jeunes femmes demandent la réduction chirurgicale de leurs petites lèvres qu'elles jugent trop volumineuses ou tombantes.

8

Utérus, vagin et clitoris, même combat !

Marqué par une mobilisation sans précédent et quelques coups d'éclat, le combat de (...) militantes débouche sur l'adoption d'une loi en décembre 2015 qui impose que les tampons, serviettes et autres coupes menstruelles soient taxés à 5,5% et non plus à 20%. Au passage on découvre qu'aucun produit d'hygiène ne bénéficie du taux réduit réservé pourtant aux produits de première nécessité.

Au tournant des années 2010, une génération caractérisée par un nouveau rapport au corps émerge et relance la dynamique. Les femmes nées dans les années 1980 et 1990 ne s'inquiètent plus d'une éventuelle grossesse mais se préoccupent de leurs orgasmes, elle ne souffrent plus de la cyclicité implacable de leurs règles mais s'en débarrassent de façon hormonale, elles ne fantasment plus sur le modèle de la conjugalité maritale mais multiplient les partenaires et assument leur célibat, elles ne s'enferment plus dans les canons esthétiques d'un féminin prétendument éternel mais s'en saisissent pour les distordre et briser les limites binaires de la présentation de soi. Portées par une aspiration à la liberté dans tous les domaines de l'existence, elles réinvestissent le champ corporel pour s'attaquer aux sujet "génitaux" dont elles se saisissent les uns après les autres.

Touchers vaginaux brutaux ou inexpérimentés, épisiotomies non consenties, expressions abdominales, décollement des membranes, propos infantilisant et déni du projet de naissance ; les témoignages abondent et attestent de la fréquence du phénomène des violences gynécologiques et obstétricales. Cette dernière formule a provoqué la colère des spécialistes qui oublient peut-être qu'en la matière, ce n'est pas l'intentionnalité du praticien dans ses actes ou ses paroles qui autorise la caractérisation mais le ressenti et les séquelles de celle qui les subit.

En juillet 2018 un rapport intitulé "Les actes sexistes durant le suivi gynécologique et obstétrical" (...) relève que 6% des anciennes parturientes ne sont "pas du tout" ou "plutôt pas" satisfaites du suivi de leur grossesse ou de leur accouchement, soit environ cinquante mille femmes pour l'année 2016. Parmi les motifs d'insatisfaction figure notamment la question de l'épisiotomie, cette incision du périnée destinée à faciliter la naissance et qui se traduit par une cicatrisation longue et douloureuse. Elle est pratiquée dans un accouchement sur cinq, la moitié des femmes concernées déplorant un manque ou l'absence totale d'explication.

La découverte récente du clitoris constitue une autre illustration de cette dynamique d'exploration de la génitalité féminine. (...) En 1998n l'urologue australienne Hélène O'Connell publie la première description anatomique exacte du clitoris, révélant qu'il peut mesurer jusqu'à dix centimètres de longueur ; c'en est fini de son assimilation à un micro-pénis ! En 2011, la gynécologue française Odile Buisson en réalise la première échographie médicale dans le cadre de recherches menées avec le pionnier de la réparation de l'excision, le docteur Pierre Foldès. En 2016, petit coup de tonnerre, la chercheuse Odile Fillod réalise un modèle en 3D et à l'échelle réelle du clitoris avec le soutien de la Cité des Sciences. Téléchargeable en ligne et libre de droit.

A la rentrée scolaire 2017, un seul et unique manuel de SVT comportait un schéma correct du clitoris (celui des éditions Magnard). (...) Le plaisir féminin n'est un sujet ni d'éducation ni de science. La méconnaissance des ressorts physiques de l'orgasme est abyssale. Nous en sommes restés au schéma psychanalytique qui oppose l'orgasme clitoridien, immature et archaïque, à l'orgasme vaginal, mature et véritable. Cette dichotomie est non seulement infondée, elle est avilissante en ce qu'elle nourrit l'idée qu'une femme qui ne jouit pas d'être pénétrée est frigide.

Or, nous en savons bien plus désormais, notamment grâce à l'étude scientifique du clitoris. Celle-ci a permis de décrire son comportement lors du coït, soit son caractère à la fois érectile et turgescence (les femmes aussi ont des érections nocturnes), et révélé que le coude que forme le corps du clitoris se situe au niveau du fameux point G (petite zone de la paroi antérieure du vagin), ce qui expliquerait sa sensibilité particulière. Bref, nous avons compris que le plaisir était clitoridien dans tous les cas. Mais il a fallu pour cela que des femmes s'emparent de sujets que ni la médecine, ni l'industrie pharmaceutique, ni les médias n'avaient jusque-là daigné envisager.

Dénoncer les contraintes et les agressions, c'est aussi réclamer de pouvoir vivre une sexualité libre et égalitaire. la grande majorité des hommes le comprennent bien, tout simplement parce qu'ils sont éminemment concernés. La division sexuée du monde n'a pas été problématique seulement pour les femmes, elle a aussi enfermé dans des carcans genrés les hommes et celles/ceux qui ne se reconnaissent pas dans le schéma binaire.

Accepter d'être démunie, faillible, sensible, c'est s'extirper du cadre immémorial de la puissance masculine qui est pour beaucoup selon moi dans la perpétuation du schéma qui enjoint aux hommes de se saisir des corps féminins à disposition.

9

PMA-GPA : de la liberté à l'égalité procréative

Dans certains quartiers chics de Paris, on marche parfois sur un slogan (...) : "PMA sans papa, douleur sans fin". (...) Les enfants élevés par leurs seules mères seraient condamnés à une souffrance éternelle ? Mais ils alors des centaines de milliers à se tordre et gémir partout en France ! Quant à savoir si la présence paternelle est automatiquement bénéfique, on ne s'y étendra pas.

Si la bronca antiprogressiste vise aussi la légalisation de la GPA, celle-ci mobilise contre elle bien au-delà. Dans son avis de juin 2017, le Comité consultatif national d'éthique a ainsi condensé les motifs de maintenir la prohibition : d'une part, le corps et la personne de l'enfant ne peuvent pas être l'objet "d'actes de disposition", que ce soit à titre onéreux ou à titre gratuit ; d'autre part, même consentantes, les mères porteuses subissent des violences inacceptables d'ordre économique, juridique, médical et psychique ; enfin, les enfants sont susceptibles de subir eux aussi des violences, notamment du fait de la rupture qu'implique la séparation d'avec la gestatrice, mais aussi sur le plan de la question aux origines (lorsqu'il y a un don d'ovocytes).

Ces trois lignes argumentaires se fondent sur des expériences existantes qui ont pour point commun d'être toutes aussi condamnables. D'un côté, le "modèle indien", soit l'exploitation de femmes vivant dans des conditions sociales misérables et la quasi-industrialisation du procédé dans des "usines à bébés". De l'autre, le "modèle californien", soit une interprétation ultra-libérale de la GPA qui assimile le projet parental à une démarche commerciale contractuelle où il s'agit de choisir et la gestatrice et les gamètes, en fonction de critères personnels, et moyennant des sommes astronomiques.

La première catégorie concernée, historiquement si je puis dire, c'est celle des femmes souffrant d'altérations utérines, qu'elles soient génétiques (absence d'utérus), pathologiques (fibromes, adénomyose, avortements spontanés répétitifs), consécutives à une série de curetages rendus nécessaires par des fausses couches (syndrome d'Asherman), causées par l'exposition au Distilbène (...). Ces femmes qui ne pourront jamais être enceintes n'ont d'autres horizons que l'adoption (une possibilité rendue singulièrement ardue du fait de l'effondrement du nombre des adoptions à l'étranger) ou la gestation pour autrui qui possède l'avantage de leur permettre de confier à une autre femme le soin de porter un enfant conçu à partir de leurs propres gamètes.

Les couples homosexuels constituent l'autre catégorie dépendant de la légalisation de la GPA pour l'accomplissement d'un projet parental. Et c'est ici que l'hostilité devient maximale. Sans plus de raisons médicales pour le justifier, le recours à la GPA est alors interprété comme la manifestation d'un odieux égoïsme faisant passer le désir d'enfant avant toute autre considération. Les femmes concernées seraient nécessairement exploitées, les parents d'intention forcément insensibles aux conséquences de leur démarche pour les gestatrices comme pour les bébés à naître, soucieux seulement d'avoir enfin un enfant.

Une enquête suédoise de 2015 a compilé les résultats de plus de cinquante études (...). Elle a montré qu'à l'âge de dix ans, les enfants nés de cette procédure ne présentaient pas plus de problèmes psychologiques que ceux qui étaient nés d'autres protocoles de PMA ou de façon "naturelle".

Aucun argument ne vaut, comme le reconnaît d'ailleurs la loi qui autorise un homme seul à déposer une demande d'agrément préalable à une adoption (une démarche très rarement validée). (...) C'est ce même argument qui implique d'envisager aussi l'ouverture de la PMA aux célibataires. Quand une femme approche de la quarantaine sans avoir trouvé de partenaire avec lequel désirer et concevoir un enfant, elle n'a plus comme option que de

s'engager dans un parcours de PMA à l'étranger. (...) Il se trouve que la temporalité physiologique des femmes est devenue contradictoire avec leur nouvelle temporalité sociale (études plus longues, entrée plus tardive sur le marché du travail, stabilisation professionnelle plus aléatoire), comme avec leur temporalité privée (les couples se forment plus tardivement, ils se défont plus facilement).

Voilà un autre de ces sujets corporels "féminins" dont on ne parle jamais ou presque en dépit de sa banalité (une femme sur quatre connaît une fausse couche avant la douzième semaine de grossesse). Il suffit de vivre cette expérience pour constater qu'elle est, d'une part, largement partagée et, d'autre part, très peu considérée. Le sens commun y voit l'œuvre de la nature qui élimine d'elle-même les êtres non-viables, les médecins minimisent l'évènement au nom de sa fréquence, mais pour la future mère (car on se pense ainsi dès la nouvelle de la grossesse confirmée) et pour le futur père (totalement oublié, celui-là), l'évènement fait figure de drame, *a fortiori* s'il se répète.

L'autoconservation ovocytaire devrait être ouverte à toutes les femmes, non pas pour des raisons de confort ou de convenance mais bien en tant que mesure de médecine préventive. (...) Elle n'est autorisée qu'en cas de maladie hypothéquant une future fécondité ou, depuis la révision de la loi bioéthique de 2011, pour les femmes procédant en même temps à un don de gamètes.

De fait, les paternités "tardives" (passé quarante ans) sont nombreuses (17% des naissances en 2015) mais elles sont totalement invisibilisées, non commentées, elles ne font pas de problème.

Les réserves de paillettes de sperme tout comme celles d'ovocytes sont dramatiquement basses en France, au point que les couples demandeurs doivent aujourd'hui attendre plusieurs années avant de voir aboutir leur demande.

Conclusion

Pour un féminisme incarné

Je voudrais, en guise de conclusion, dire quelques mots des concepts et de la méthode qui sous-tendent mon "féminisme phénoménologique" ou féminisme incarné. Le postulat de départ est simple : le corps n'est pas qu'un organisme, il est le sujet de mes actions et le moyen de mes interactions. (...) Ce n'est donc pas seulement quelque chose pour moi, il est ce par quoi je donne du sens au monde et le fondement de ma relation aux autres. A rebours de la dévalorisation classique de la chair et de la matière.

Autrefois, les individus étaient enfermés dans un destin figé, il leur fallait accepter leur corps sexué, la sexualité adéquate et les fonctions sociales qui allaient avec. La pensée et la lutte féministe ont déboulonné les impératifs qui sous-tendaient cet ordre des choses. Elles ont ouvert la voie à l'avènement d'un individu générique affranchi des déterminations biologiques et genrées. Le cadre binaire immémorial qui assignaient les femmes à la féminité et les hommes à la virilité se dissout à mesure que s'affirme la fluidité des genres.

Dans le domaine procréatif évidemment mais, bien au-delà, dans tous les domaines "corporels" (vie amoureuse et sexuelle, maternité, santé, apparence physique), elles (les femmes) se trouvent en position de choisir parmi un éventail d'options très large. Or, cette ouverture des possibles est inséparable d'un faisceau de diktats sociaux, médiatique et commerciaux qui rendent particulièrement difficile un choix libre et affranchi de toute prescription.

Qu'advient-il quand les femmes auront acquis une maîtrise de leur propre corps telle qu'elles seront débarrassées de toutes ses contraintes ? Comment penserons-nous la sexualité des corps quand la parentalité sera pour de bon partagée entre les hommes et les femmes ?

D'ici là, je continuerai de me demander ce que signifie le fait de vivre au sein d'une société qui remet en cause les assignations genrées tout en produisant sans cesse de nouvelles normes. Non pas pour réduire les femmes à leur corps mais tout à l'inverse pour souligner la possibilité d'une émancipation qui passe par l'appropriation de nos corps et montrer que ceux-ci nous appartiennent jusqu'au plus intime de nous-mêmes.